

COULISSES

**ANTOINE AGOUDJIAN, LE PHOTOGRAPHE COMBLEUR DE MÉMOIRE**

Li n'est pas de ceux qui partent sur une ligne de front à la légère pour y chercher l'adrénaline ou la gloire. Ni de ceux qui romantisent à outrance l'action de couvrir un conflit. Pour Antoine Agoudjian, témoigner de la guerre contre l'Etat islamique en Syrie, à Baghouz, où la dernière poche des combattants tentent de résister aux assauts des Forces démocratiques syriennes (FDS), ou bien à Mossoul, en Irak, lors de la libération de 2017, c'est combler un

déficit de mémoire. Un « *déficit iconographique* », comme il aime le définir. Cette mémoire qu'il lui faut combler, c'est celle du génocide arménien perpétré un siècle plus tôt, sur ces mêmes terres outragées sur lesquelles s'affrontent aujourd'hui les dernières forces du califat et les FDS soutenues par la coalition occidentale. Un travail remarquable, qui fait suite à celui publié en juin 2017 dans *Le Figaro Magazine* et récompensé par le prix du public du Festival de Bayeux.

Syrie LES DERNIÈRES HEURES DU CALIFAT

A Baghouz, village à l'est de la Syrie proche de la frontière irakienne, les derniers djihadistes de Daech retranchés dans des maisons et des souterrains subissent les assauts des Forces démocratiques syriennes. Parmi les réfugiés fuyant cette ultime bataille contre l'Etat islamique : des femmes, des enfants, des islamistes... et des Français.

Par Antoine Agoudjian (photos et récit), avec Vincent Jolly



A la nuit tombée, des soldats des Forces démocratiques syriennes (FDS) se préparent à l'assaut.



De la fumée s'élève depuis Baghouz après les frappes aériennes de la coalition.



Les dernières poches de combattants retranchés rendent l'avancée lente et difficile.



Parmi les dernières vagues de réfugiés, des femmes en niqab sont accompagnées d'enfants.

Ces derniers réfugiés ne sont plus des civils. Ce sont les combattants déserteurs de l'Etat islamique, leurs femmes et leurs enfants

Tout s'est déroulé en quelques minutes. C'était la troisième fois que je me rendais dans cette zone du désert de Deir ez-Zor, à l'est de la Syrie, quelques kilomètres seulement avant la frontière irakienne », nous raconte Antoine Agoudjian, photographe indépendant tout juste revenu à Paris de Baghouz, petit village où se sont repliés les derniers djihadistes du califat de Daech, qui semble vivre ses dernières heures. « Une énième colonne de réfugiés avait été rassemblée par les combattants kurdes des Forces démocratiques syriennes (FDS) que je suivais depuis déjà un mois. Les femmes et les hommes étaient séparés. Je me suis approché et, sans rien espérer, j'ai demandé si quelqu'un parlait français. Et c'est là qu'elle m'a répondu. » Elle, c'est Anissa Bruneau. Elle est française et

un niqab recouvre son visage. « Elle me raconte être arrivée en Syrie à l'âge de 15 ans, poursuit Antoine Agoudjian. Elle dit avoir été emmenée par sa mère depuis sa ville natale d'Avion, dans le Pas-de-Calais. Je prends une photo d'elle. Dans ses bras, sa fille de 16 mois, Soumaya, née sous le califat d'un mariage avec un combattant de l'Etat islamique (EI). Juste avant qu'elle ne parte avec les soldats du FDS, je lui demande de relever son voile. » Timidement caressé par un rayon de soleil, le visage d'Anissa se révèle alors brièvement. Sur la photo d'Antoine Agoudjian, elle a les mêmes yeux marron en amande que sa fille. Pendant ce court instant avec le photographe, elle lui demande de prévenir sa famille en France. Depuis le 25 mai 2015, date à laquelle sa mère Amélie avait prétexté un voyage en Angleterre pour emmener ses filles en Syrie, l'oncle, la tante et la grand-mère d'Anissa n'avaient plus

eu de nouvelles d'elle et de sa sœur, Elham. « Amélie les a juste appelées depuis la Syrie pour annoncer leur hijra ». Il s'agit de l'émigration d'un musulman d'un pays non-musulman vers un pays musulman, concept réactualisé en 2015 par Daech dans ses campagnes de cybercommunication en France, explique Antoine Agoudjian. « Mais, depuis qu'Anissa est avec les forces kurdes, elle communique régulièrement avec sa famille grâce à une amie française incarcérée avec elle, qui lui prête son portable. »

UNE ADO COMME LES AUTRES

En 2015, Anissa était une adolescente française comme beaucoup d'autres. Lycéenne à Lens, bonne élève, pudique et réservée par rapport à sa sœur, elle aimait s'appliquer des masques de soin sur le visage et regarder des séries télévisées avec sa tante. Pourtant, ces quelques éléments qu'Antoine Agoudjian a pu rassembler en contactant sa famille semblent bien loin de la vie vé-

Parmi les hommes fuyant Baghouz, des combattants de l'Etat islamique souhaitent se rendre plutôt que de mourir.



Dans le désert de Deir ez-Zor, les suspects sont séparés ; ils seront interrogés par des agences de renseignement

cue par cette Anissa qu'il retrouve dans le désert glacé de Deir ez-Zor. Mariée à un Français de l'EI, un certain Anas qui aurait – selon ce qu'a raconté Anissa à sa famille – organisé sa fuite, elle a vécu plusieurs années sous le califat de Daech.

« Mes petites-filles étaient mineures quand elles ont été emmenées. Malheureusement, elles vivent l'horreur, la guerre, les bombardements, la faim et tout ceci depuis quatre ans », plaident, dans une lettre adressée à Emmanuel Macron datée du 12 février, les grands-parents d'Anissa et Elham, les parents de leur mère, Amélie.

LES ISLAMISTES ET LEURS FAMILLES

Une histoire parmi tant d'autres : dans cet ultime flux de réfugiés, il y a fort à parier que l'effrayant parcours d'Anissa et d'Elham est loin d'être unique. « Il n'y a plus de civils proprement dits dans cette poche », déclarait le week-end dernier l'un des commandants du FDS à notre confrère Adrien Jaulmes du *Figaro*.

« Les habitants de la région sont sortis pendant la dernière trêve. Ceux qui se trouvaient là-bas sous la contrainte sont partis depuis longtemps. Ceux qui restent sont les familles de Daech. Mais nous les considérons quand même comme des non-combattants. »

Du reste, ce sont bien de véritables soldats du califat qui se fondent parmi les réfugiés. Des hommes rapidement fouillés et séparés des autres, puis emmenés à quelques kilomètres dans un camp où ils sont interrogés par des officiers occidentaux du renseignement. « Ou bien ils se rendent, ou bien ils meurent », explique Antoine

Anissa est française. Emmenée en Syrie à 15 ans par sa mère radicalisée. Mariée à un combattant de l'Etat islamique, mère d'une fille née sous le califat

Agoudjian. Contrairement à Raqqa ou Mossoul, où il avait également réalisé un reportage publié dans les pages du *Figaro Magazine* (2 juin 2017), ici, il n'y aura pas de fuite possible. Pas de corridor ouvert pour canaliser les forces de Daech en déroute. Proclamé par Abou Bakr al-Baghdadi le 29 juin 2014, le califat mourra à Baghouz, à une centaine de kilomètres de l'endroit où est né son chef, dans le tumulte d'une guerre éreintante. Alors qu'à son apogée il s'étendait sur une superficie presque égale à la Grande-Bretagne, le reste du califat est aujourd'hui réduit à une zone de moins 700 mètres carrés.

L'ULTIME POCHÉ DE RÉSISTANCE

Difficile de savoir le nombre exact de combattants restants : 500, 1 000, peut-être plus. Quoi qu'il en soit, acculés dans une zone si petite, si étreinte, ils n'en restent pas moins dangereux. « C'est très compliqué de savoir exactement ce qu'il se passe », analyse Antoine Agoudjian. Il fait rouler dans sa main une pièce de monnaie frappée par l'EI, symbole d'un trophée pris sur un ennemi vaincu. « A Mossoul, nous pouvions suivre des commandos qui passaient de maison en maison, et ainsi comprendre l'évolution de la bataille et les problèmes auxquelles faisaient face les soldats. Mais ici, les Kurdes verrouillent tout. Ils ne veulent surtout pas prendre le risque de perdre un journaliste dans la dernière ligne droite. » La nuit tombée, le photographe est autorisé à côtoyer les soldats du FDS avant l'assaut. Éclairés par des braseros de fortune et par les fusées

éclairantes tirées dans le ciel pour illuminer le champ de bataille, des silhouettes lourdement armées se préparent à partir déloger Daech. Une bataille sur plusieurs fronts extrêmement complexe : les islamistes ont creusé des souterrains pour prendre les forces kurdes à revers. « De temps en temps, alors que nous avançons entre deux positions prises par le FDS, je voyais des soldats pris dans un mouvement de panique et effectuer une retraite soudaine, se souvient Agoudjian. Des djihadistes s'étaient cachés, ont surgi d'un tunnel et ont commencé à tirer sur les Kurdes. Alors on recule de plusieurs centaines de mètres. Je vois un jeune verser une larme car il apprend que ses amis viennent de tomber au combat. Puis nous progressons à nouveau. Jusqu'à tomber sur les dépouilles des deux islamistes qui portaient des ceintures d'explosifs. Il y a un homme et une femme. Les soldats m'affirment que ce sont des Français. »

PLUS DE 1 000 ISLAMISTES TOMBÉS

Des combats violents qui ont coûté la vie à près de 700 soldats du FDS, 1 300 combattants et 400 civils, selon l'Observatoire syrien des droits de l'homme (OSDH), une source proche de l'opposition à Bachar el-Assad mais considérée comme fiable par la majorité des médias et agences de presse occidentaux. A l'heure où nous bouclons notre édition, la bataille de Baghouz continue de faire rage et, selon les dernières informations, c'est moins d'une centaine de djihadistes qui constituaient, mardi 19 février, la



La Française Anissa Bruneau a été retrouvée par le photographe Antoine Agoudjian alors qu'elle fuyait Baghouz avec sa fille, Sournaya, née sous le califat de l'Etat islamique. Anissa a été emmenée par sa mère en Syrie à l'âge de 15 ans, en mai 2015.



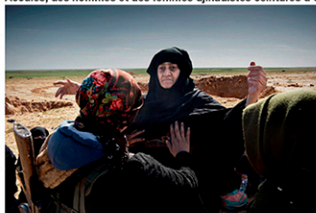
Devant les dernières poches de résistance de l'Etat islamique, les FDS poursuivent les assauts sur Baghouz.



Ultime défense : les combattants de Daech ont creusé plusieurs souterrains pour pouvoir prendre les soldats des FDS à revers.



Acculés, des hommes et des femmes djihadistes ceinturés d'explosifs tentent de ralentir la prise de Baghouz par les FDS.



Un homme d'origine irlandaise, identifié comme djihadiste lors de son interrogatoire et emprisonné dans une prison de la ville d'Hassaké.



Après la victoire militaire contre l'Etat islamique, la lutte contre les cellules dormantes de Daech devra se poursuivre

dernière poche de résistance. Des combattants qui retiendraient en otage plusieurs centaines de civils dont ils se serviraient comme boucliers humains. Et il y a fort à parier que, comme ce fut le cas à Mossoul et dans les autres villes tombées aux mains de l'Ei, les soldats des FDS doivent gérer d'innombrables pièges laissés par les ennemis : portes de bâtiments, tunnels, jouets pour enfants... tout est potentiellement miné, même les routes – Daech empêche ainsi la fuite des civils.

LE COMBAT NE S'ARRÊTE PAS LÀ

S'il est impossible de savoir exactement combien de temps il faudra aux forces kurdo-arabes soutenues par la coalition occidentale pour reprendre Baghouz, la bataille contre l'Ei ne s'arrêtera vraisemblablement pas dans ce petit village niché au bord de l'Euphrate. Dans un article publié en début de semaine par l'Associated Press, des experts et

des porte-parole de la Défense américaine affirment que, si la pression n'est pas maintenue, Daech pourrait se reformer dans les six mois qui viennent. Déjà, le mouvement terroriste se réorganise, écrit la ministre française des Armées, Florence Parly, dans une tribune parue dans *Le Parisien* : « En Irak, dans les monts Hamrin, où il se croit inexpugnable. Dans la province de l'al-Anbar, où sont ses racines. En Syrie, dans les zones sunnites, y compris à Raqqa. Plus clandestin, plus insidieux, nous aurions tort de le croire moins offensif. [...] La Syrie n'est peut-être pas leur dernier arrêt. Il faut penser à la suite, et coopérer avec les Etats qui n'ont pas la robustesse nécessaire pour empêcher Daech d'y prendre racine. » Avec le retrait des Etats-Unis qui rebat les cartes, débutera après Baghouz le combat contre toutes les cellules dormantes de Daech, domestiques et extérieures. Et se posera le problème du retour des 900 combat-

tants étrangers détenus par les Kurdes, et des 2 200 épouses et enfants qui les accompagnent. Anissa, Elham et Soumaya en font partie.

LA QUESTION DU RETOUR

Il y a peu, Donald Trump revendiquait 800 djihadistes européens prisonniers des forces américaines et sommait les pays européens de les rapatrier. « Nous demandons à la France, à la Grande-Bretagne et à l'Allemagne de les récupérer et de les livrer à la justice, a déclaré le locataire de la Maison-Blanche. Le califat s'apprête à tomber. Et la solution alternative n'en est pas une bonne car nous serions contraints de les libérer. » Et de poursuivre : « Nous ne voulons pas voir ces combattants de Daech pénétrer en Europe – là où ils finiront par aller. » Si le combat contre le califat semble bel et bien terminé, celui contre l'islamisme radical est, lui, encore loin d'être gagné. ■

Antoine Agonjjan, avec Vincent Jolly